

Pierre Gillon.

Échos et nouvelles.

Archéologie : quelques occasions manquées.

1°/ Restructuration de la maison de retraite de l'abbaye :

La restructuration complète de l'établissement de 1998 à 2001 n'aura été qu'une succession d'occasions perdues pour la connaissance archéologique du site. En 1996, nous avions au moins pu photographier et relever sommairement la découverte exceptionnelle du pont d'entrée de l'abbaye (cf. *Le Vieux Saint-Maur*, n° 69-70, p. 59-61), tandis que notre permanent, Régis Bontrond, avait pu improviser une surveillance partielle de la réfection des réseaux enterrés.

Dans l'été 1998, la première tranche de travaux d'extension de l'établissement a vu disparaître sans intervention et en dépit de la loi environ 200 m² de site archéologique, à l'emplacement de l'ancien logis abbatial, tandis que la seconde tranche, qui portait sur une superficie bien plus importante, n'a fait l'objet, malgré nos alertes répétées, que d'un diagnostic rapide dans l'hiver 2000-2001 concluant à la présence d'un mur sous les pelleteuses. On peut s'interroger à la fois sur l'efficacité des services archéologiques et sur la bonne foi de l'établissement public de la maison de retraite. Le nouveau bâtiment oriente désormais vers les ruines classées sa façade arrière, d'une platitude architecturale qui fait presque regretter les façades précédentes fortement rythmées.

2°/ Rénovation du square de l'abbaye :

Le square, qui couvre les 3000 m² de l'avancée de l'abbaye enclose par la tour Rabelais et ses murailles au XIV^e s., a fait l'objet d'une rénovation complète et du décapage du sol des allées sur de

belles épaisseurs. Ces travaux auraient justifié un suivi archéologique, car les sols médiévaux y affleurent en bien des points : vers l'ancien passage d'accès à la chapelle Notre-Dame des Miracles, un bénévole a ramassé quelques monnaies médiévales et de petits méreaux à motif spiralé.

3°/ Rénovation des sols du quartier du vieux Saint-Maur (été 2002) :

Là aussi, un suivi archéologique aurait été justifié, les couches anciennes affleurant à la suite du nivellement de la butte en 1848. Démonté, le vieux pavé de la rue des Tournelles et ses bordures pittoresques, truffées d'anciennes pierres tombales. Partout ailleurs, on aurait préservé et restauré avec soin ce pavé historique et pittoresque. Dans ce site pourtant protégé, on voit désormais un revêtement lambda quelconque.



Dans notre bibliothèque.

Du nouveau sur le château de Saint-Maur au XVI^e siècle :

1°/ Catherine GRODECKI. *Les travaux de Philibert Delorme pour Henri II et son entourage : Documents inédits recueillis dans les actes des notaires parisiens (1547-1566). Archives de l'Art français, t. XXXIV, Nogent-le-Roi, 2000.*

L'auteur publie deux marchés de travaux de menuiserie et de couverture commandés en août 1566 par Philibert Delorme, confirmant son rôle d'architecte, dont on avait souvent douté, dans les premières transformations du château de Saint-Maur sous Catherine de Médicis. Nous avions déjà soupçonné ce rôle en nous appuyant sur le compte de recettes de la terre de Saint-Maur dressé en 1565-66 sur l'ordre de l'architecte (Archives du Musée Condé,

Chantilly, CF, registre n° 1 ; cf. *Guide du Patrimoine Ile-de-France*, 1992, p. 611). Delorme aurait continué à diriger des travaux à Saint-Maur jusqu'à sa mort en janvier 1570, ainsi qu'en témoignent deux autres marchés de travaux en juillet 1567 et avril 1568, ce dernier concernant un hôtel particulier pour René de Villequier : Émile Galtier indique que cet hôtel, proche du château et de celui du duc de Retz, appartenait en fait à Catherine de Médicis ; il passera à la veuve du prince de Condé en 1598 (*Histoire de Saint-Maur-des-Fossés*, La Varenne, 1927, p. 156). Nous savons par ailleurs que Philibert Delorme s'était installé à Saint-Maur où il avait acheté en décembre 1563 un jardin pour y construire une maison (non localisée) qu'il légua en 1569 au Président De Thou.

En outre, deux actes privés révèlent « un Delorme exerçant un rôle inattendu, en quelque sorte de juge de paix, dans des affaires de mœurs qui risquaient de troubler les sujets de la Reine dans son petit domaine de Saint-Maur (avril 1565) » (p. 10). C'est ainsi qu'un chanoine de Saint-Maur, Pierre Thibault, était accusé d'avoir engrossé la veuve d'un vigneron de Villeneuve-le-Roi. Philibert Delorme, qui avait pris en apprentissage les neveux de Pierre Thibault, offrit une indemnité à la plaignante pour faire taire le scandale à naître dans la communauté des chanoines, et s'engagea à faire entretenir l'enfant. Dans l'autre affaire, c'est le pêcheur Nicolas Luneau, fermier du port de Chennevières, qui était accusé d'avoir violé sa nièce. Bien que la visite des matrones, barbiers et chirurgiens ordonnée par le bailli de Saint-Maur n'ait pu confirmer le viol, Philibert Delorme indemnisa très largement la mère et la fille, « désirant entretenir toujours les subjectz de la Royne en bonne paix et amitié ». Il faut dire que l'architecte avait quelque expérience dans le domaine extra-conjugal : trois ans plus tard, il financera le mariage de la fille d'un maître orfèvre qu'il avait honorée de deux enfants (*Id.* p. 95).

2°/ Catherine GRODECKI et Monique KITAEFF, « *Saint-Maur en 1570. Les deux projets de Catherine de Médicis* », dans *Bulletin monumental*, t. 158-III, 2000, p. 203-215.

La publication de quatre marchés passés en 1570, aussitôt après la mort de Philibert Delorme, prouve définitivement la reprise des travaux du château sous la direction de Jean Bullant, puis du maître-maçon Raphaël Hameau. Monique Kitaeff reprend et précise les conclusions de sa maîtrise (cf. *Le Vieux Saint-Maur*, n° 69-70, 1996-97, p. 62). Si Bullant n'a d'abord en rien modifié le projet inachevé de Delorme, sa transformation radicale, connue par l'élévation au fronton géant que publiera Du Cerceau en 1579, intervient entre juin et septembre 1570 sous la direction de Hameau, qui aurait présenté son projet à la Reine dès juillet 1567. Le rôle de Bullant, surintendant des bâtiments de Saint-Maur jusqu'en 1578, reste énigmatique dans cette transformation lourde pilotée directement par Catherine de Médicis et qui restera à son tour inachevée.

*

Du nouveau sur les enseignes de pèlerinage à saint Maur :

Denis BRUNA. Enseignes de pèlerinage et enseignes profanes, Musée national du Moyen Age, Thermes de Cluny, Paris, 1996.

L'auteur, désormais spécialiste du sujet, publie douze enseignes de pèlerinage à saint Maur des XIV^e-XVI^e siècles, toutes trouvées dans la Seine à Paris. Quatre avaient échappé à Charles Polet (cf. *Le Vieux Saint-Maur*, V-19 (n° 34), 1955, p. 293-306).

A ce lot déjà important s'ajoutent, rappelons-le, diverses découvertes anciennes, telles l'enseigne du Musée de Gand, celle découverte à Chauny

(Aisne), qui fut longtemps le 'logo' de notre association (*Le Vieux Saint-Maur*, V-21 (n° 36), 1957, p. 340) et celle de Carthage (*Le Vieux Saint-Maur*, V-14 (n° 29), 1953, encart).

L'essor de l'archéologie fine a permis d'engranger ces dernières années de nouvelles découvertes : une enseigne trouvée à Saint-Denis, une à Grigny (Pas-de-Calais ; publiée par D. Bruna dans *Nord-Ouest Archéologie*, n° 10, 1999, p. 129-130), et une autre tout récemment à Valenciennes (A. Tixador, *Les fouilles archéologiques du 'Cœur de Ville', premiers résultats*, exposition, mai-septembre 2002, Musée des Beaux-Arts de Valenciennes), auxquelles on peut sans doute ajouter la bague (de cierge de pèlerinage ?) recueillie dans les fouilles du château de Brie-Comte-Robert.

Cet ensemble considérable, qui témoigne de la vogue exceptionnelle du pèlerinage à saint Maur à la fin du Moyen Âge, sera à l'honneur dans la thèse de Denis Bruna, à paraître prochainement au Léopard d'Or. Nous l'évoquerons à nouveau dans un bulletin spécial en préparation sur le culte de saint Maur.

*

Véronique BELLE et Christian DÉCAMPS, *D'ombre, de bronze et de marbre : sculptures en Val-de-Marne (1800-1940)*, Service régional de l'Inventaire général, Paris, 1999, 120 p.

Ce beau volume de la collection *Images du Patrimoine* révèle une richesse insoupçonnée et variée, où Saint-Maur, sans posséder les œuvres les plus originales, se taille la part du lion avec 39 statues là où la plupart des communes n'en possèdent qu'une demi-douzaine. C'est le résultat, principalement, de la 'statuomanie' restée célèbre d'Auguste Marin, lequel orna les squares de Saint-Maur nouvellement créés de statues dont bon nombre sont des dépôts de la Ville de Paris. Parmi les sculpteurs, Charles Perron auquel nous

avons consacré un article sous la plume de Jean-François Mozziconacci (Cf. *Le Vieux Saint-Maur*, n° 59, 1986).

*

Deux prieurés de Saint-Maur à l'étude :

Aucun des onze prieurés de l'abbaye de Saint-Maur n'avait encore été étudié. Ont paru presque simultanément : Danielle COATTRIEUX, *Yvette du VI^e siècle à la Révolution française*, Lévis Saint-Nom, 1997, 101 p., et Luc COLPART et Pierre GILLON, «Un prieuré de Saint-Maur-des-Fossés : Saint-Clément de Châtres à Arpajon (1006-1537)», dans *Essonne et Hurepoix (1996)*, n° 66, Corbeil-Essonne, 1997, p. 9-68.

*

(Collectif) *Promenades à travers Saint-Maur-des-Fossés*. Éditions Sépia, Saint-Maur, 2001, 144 p.

Voici un ouvrage municipal original et plutôt sympathique, à la documentation variée et souvent inédite, dont on s'étonnera que la parution soit passée quasiment sous silence ! L'histoire de Saint-Maur y est présentée par quartiers. Le livret est accompagné d'un CD (PC uniquement) aux belles images d'archives un peu statiques : il aurait pu servir à des fins pédagogiques s'il n'était inutilement truffé de photos d'inaugurations municipales. On regrettera quelques approximations. En particulier, les restitutions de l'abbaye et du château par le talentueux Michel Dubré auraient gagné à notre collaboration : nous lui aurions déconseillé d'utiliser la seule gravure qui ne représente pas le château de Saint-Maur... Préférons-leur les restitutions encore inédites réalisées par le non moins talentueux Philippe Biard sur nos indications. Quoi qu'il en soit, c'est un petit ouvrage à lire, on y apprend à chaque page.

Après un quasi silence en matière de publication depuis sa création en 1978, le Laboratoire d'archéologie du Val-de-Marne vient d'enrichir le patrimoine val-de-marnais, coup sur coup, de deux beaux ouvrages :

***Mémoire pour le futur. Archéologie et histoire du Val-de-Marne*, s.l.n.d. (1999), Conseil général du Val-de-Marne, 263 p. (hors commerce).** Cet ouvrage de vulgarisation pour grand public vaut surtout pour sa belle cartographie.

François NAUDET et Laboratoire départemental d'archéologie 94, *Carte archéologique de la Gaule. Val-de-Marne*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2001, 168 p.

C'est la première réalisation éditoriale d'importance scientifique entreprise par le Laboratoire. Rappelons que la *Carte archéologique de la Gaule*, qui couvre déjà 61 départements, a pour objectif de recenser la documentation entre 800 av. J.C. et 700 ap. J.C. Après de bonnes mises au point sur le milieu physique, l'âge du fer et l'époque romaine, où l'aqueduc d'Arcueil occupe la plus grande place, viennent deux études très intéressantes sur le haut Moyen Âge et la christianisation en Val-de-Marne, fort bien rédigées par Stéphane Ardouin, nouveau venu au Laboratoire.

Le préinventaire qui suit, commune par commune, hélas sans numéros, paraît assez complet, quoique certaines communes soient étonnamment vides (Villecresnes). Il est d'une qualité irrégulière, souvent peu critique (la voie romaine d'Ormesson, p. 120) ou non justifié : l'*opus spicatum* de l'église de Marolles ne saurait être attribué à l'époque carolingienne sur ce seul indice, son emploi est encore plus courant au XI^e s. ; ainsi le pignon de l'église de Villecresnes, qui n'est pas cité. On regrette l'accumulation de références redondantes et non vérifiées, et un

manque d'approfondissement critique des sources, d'ailleurs peu référencées : il est clair que l'auteur n'en a consulté aucune !

En particulier, le *vico Bucciaco* de la *Vita Germani* (p. 73 et 88) par Fortunat n'est sans doute pas Boissy, dont la titulature à saint Léger ne peut être antérieure au VIII^e s., mais plus probablement, pour bien des raisons, Bussy Saint-Georges (Seine-et-Marne) ; il n'existe aucune source haut-médiévale qui attesterait la donation de Boissy et de Brétigny (lieudit prétendument non localisé, p. 137) à l'abbaye des Fossés par Clovis II (*Ibid.*), et la charte de Charles le Chauve qui mentionnerait un vicus à Bry (*Brit*, p. 91) est un faux d'écolâtre du XI^e s., peut-être rédigé vers 1030 dans le cadre d'un contentieux relatif au port de Brétigny (et non Bry). Nogent-sur-Marne (p. 119) n'est pas décrit au polyptyque d'Irminon (il s'agit de Nogent-sur-Seine) mais au polyptyque carolingien de Saint-Maur (ainsi que La Varenne), dont les auteurs de la *Carte* ne connaissent ni l'existence ni les éditions, pas davantage que les mentions carolingiennes de Champigny comme domaine bien attesté de Saint-Denis.

L'étude des ponts est inexistante : l'analyse des sources relatives au pont de Charenton (p. 95 et 135), dont l'apparition est primordiale dans le développement de la rive droite de Paris, est absente (la référence à Georges Poisson peut faire sourire) et l'analyse de ses déplacements, dont la topographie est si marquée, aurait été bienvenue ; il resterait un travail à faire sur les fortifications du pont à l'époque carolingienne, qui sont bien documentées. J'avoue ne pas comprendre qu'il y ait une notice sur le pont de Joinville (p. 114) et une autre sur le pont de Saint-Maur (p. 135), puisque c'est le même pont ! L'une et l'autre sont aussi mal documentées, alors que j'avais donné, il y a trente ans, une analyse des sources (*Le Vieux Saint-Maur*, n° 53, 1973, p. 204-211). Mais peu importe,

l'ensemble se trouve hors de la période de la *Carte archéologique*.

Laissons là le Val-de-Marne et venons-en à l'importante notice sur Saint-Maur-des-Fossés (p. 128-135) : c'est, hélas, un collage négligé de mentions qui proviennent, pour l'essentiel, de mon inventaire de 1987, auquel ce préinventaire n'ajoute que trop souvent - avec l'abbaye surtout - du désordre et bien des erreurs. Ainsi, l'unique monnaie de Valens trouvée à l'abbaye est citée trois fois (p. 132 et 133) sous des formulations différentes, laissant à penser que trois monnaies de cet empereur ont été découvertes ; une mention de 1911 des dossiers Gaillot (qui paraissent peu fiables) apparaît deux fois, p. 132 et 133, sous des localisations différentes, alors qu'elle semble identique à une découverte que Piérart place en 1855 (citée p. 133 d'après mon inventaire). Une découverte de Leguay de septembre 1862 est placée sans preuve dans l'âge du Fer, alors qu'elle est bien datée du Bronze final par le mobilier conservé à Carnavalet (Gillon, 1987, p. 55 et 84 pour les références). Le paragraphe sur la nécropole mérovingienne (?) de la Croix-Souris mentionne sans sourciller la légendaire 'tombe à char' que je m'étais bien gardé de retenir. Les chapitres sur le gallo-romain sont incomplets ou mal classés. L'auteur a inventé un quartier de trois rues «Bel-lechasse-Rocroy», en fait Adamville ; du coup il a rejeté hors du quartier une découverte impasse des Fleurs (classée par erreur au vieux Saint-Maur, p. 132), le trésor de la ferme de Beaujeu (p. 134) et l'habitat gallo-romain de Macé (dit 'non localisé' p. 133, alors qu'il se trouvait sur les terrains dont Macé assurait la vente, à Adamville).

Pour ce qui est de l'abbaye, la mention des verres mérovingiens et des sculptures carolingiennes par Leguay (p. 133), dite 'non localisée' près de l'abbaye, n'aurait pas dû être donnée sans discussion alors que B. Dirlam (1983, p. 71) a montré qu'il s'agissait

des chapiteaux de la crypte romane, le verre mérovingien désignant en fait des fragments de grisaille du XIII^e s. ! La pierre à l'alpha et l'omega, découverte en 1858, n'avait pas été retenue pour le *Recueil des monuments sculptés du haut Moyen Age* : sans doute n'a-t-elle pas sa place dans ce préinventaire. Quant à la nécropole de l'abbaye, sa description est un fatras (on est surpris, par exemple, dans une publication scientifique, de trouver par deux fois 'sarcophages de pierre' pour désigner des tombes en coffre de pierres sèches), c'est une nécropole romane (cf. Dirlam, 1983, p. 48-49, que l'auteur n'a pas consulté), qui ne devrait avoir ici sa place que pour les remplois, mal décrits d'ailleurs.

Ajoutons encore que les sources sur le *castrum* antique sont évacuées sans étude (p. 53 et 132) ; on retrouve l'affirmation du fossé en eau (p. 128), pourtant impossible, tandis que manquent les mentions archéologiques essentielles contenues dans la *Vita Baboleni* (Gillon, 1987, p. 62-64).

Reste à espérer que d'autres notices ne soient pas de la même veine. Ce volume n'est certes pas le meilleur de la collection et ne répond que bien partiellement aux objectifs de la *Carte archéologique de la Gaule*. Pour Saint-Maur, c'est un travail d'étudiant bâclé et dangereux, car sa valeur scientifique peut faire illusion à travers l'accumulation des références. Il devrait faire l'objet, au moins, d'une édition rectificative.

*

Maîtrise.

Luc FATTAZ et Audrey LUCAS,
Étude du bourg et du terroir de Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne) du V^e au XVII^e siècle. Maîtrises d'archéologie médiévale, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, octobre 2000, 217 + 129 p. (Jury : Claire Mabire-Lacaille et Pierre Gillon). Les auteurs donnent une étude intéressante des terriers des XVI^e et XVII^e siècles.

P.G.